441894
O.p.o

# UNE TRADUCTION

DE

# PYRAME ET THISBÉ

EN VERS FRANÇAIS DU XIIIe SIÈCLE

PAR

JEAN BONNARD

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF ILLINOIS

On sait qu'Ovide fut un des poètes latins les plus goûtés au moyen âge. Dans son article sur Chrétien Legouais et les autres traducteurs ou imitateurs d'Ovide[1], M. G. Paris a montré que nombre d'auteurs français s'appliquèrent, du XIIe au XIVe siècle, à traduire, à imiter ou à commenter les œuvres du poète de Sulmone. Le hasard me permet d'ajouter un modeste supplément à l'étude de mon éminent maître.

J'ai fait connaître, il y a quelques années[2], la traduction des livres historiques de la Bible due à Jehan Malkaraume, poète du XIIIe siècle. Cet ouvrage, conservé — à ma connaissance — dans le seul manuscrit B. N. fr. 903, contient une version du conte de Pyrame et Thisbé absolument différente de celle qui a été publiée par Barbazan et Méon[3]. Autant cette dernière est prolixe — elle délaie en 885 vers les 112 vers d'Ovide — autant celle que nous imprimons aujourd'hui serre de près l'original. Sans doute, notre traduction est déparée par quelques chevilles[4], mais elle se recommande en somme par son énergie et par sa fidélité. Il était difficile de mieux rendre

[1] *Hist. litt. de la France*, XXIX, 455-517.

[2] *Les Traductions de la Bible en vers français au moyen âge*. Paris, Champion 1884, p. 55-66.

[3] *Recueil de fabliaux et contes anciens*, IV, 326-354.

[4] Que que je die (v. 85) — Ne garde l'ore (v. 123) — N'a demoré (v. 184) — Or i ait foi (v. 190).

l' « Audacem faciebat amor[1] » du poète latin que par : « Ardie fu, se fist anmours ». « Oculos jam morte gravatos Pyramus erexit[2] » ne perd rien à devenir : « Pour s'anmie ses ieus eslieve Vers lei de la mort ja presses ». Les seules hardiesses que le poète français se soit permises, consistent à remplacer par une fosse l'urne dans laquelle Thisbé désire que ses restes soient réunis à ceux de son amant, et à abréger quelque peu les lamentations de la jeune Babylonienne.

La manière dont notre conte est amené est extrêmement maladroite. Après avoir raconté l'histoire de Suzanne, Malkaraume explique comment les vieillards qui faillirent causer la perte de la jeune Juive, étaient arrivés à s'éprendre d'elle :

Trop sovant vinrent et alerrent
En sa maison et l'esgarderrent.
Se la busche est lez le foier
Sesche, n'an fait a mervillier
Se il anprant et se il art.

Et cette comparaison banale éveille aussitôt dans son esprit le souvenir de Pyrame et Thisbé :

N'est mie bon la buche mestre
Qui est seche au feu et ...estre[3]
Qui n'anpraigne, si con nus montre
De .II. jones Ovides et conte.

Ce procédé n'étonne, au reste, nullement de la part d'un poète qui a trouvé moyen d'intercaler dans sa traduction de la Bible, entre la mort de Moïse et l'histoire de Josué, les trente mille vers du Roman de Troie de Benoît de Sainte-More.

Jehan Malkaraume est-il l'auteur de la traduction de Pyrame et Thisbé, ou, suivant l'exemple de nombre de ses confrères, n'a-t-il fait qu'insérer dans son poème l'œuvre d'autrui ? Il est impossible de résoudre cette question avec une certitude absolue. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est que la langue de Malkaraume est la même que celle du traducteur d'Ovide. Tous deux font rimer *oi* avec *ai* : jointes : maintes (*Pyr.*, v. 16 sq.); Babiloinne : fontainne (*Pyr.*, v. 119 sq.); tesmoing : main (Malk., f° 195[c]); gloire : faire (Malk., f° 34[c]); essoigne : montaigne (Malk., f° 182[d]); doint : main (Malk., f° 10[c]). Même observation pour la versification. Tous deux usent de la liberté de compter ou de ne pas compter comme syllabe l'*e* qui précède une autre voyelle dans l'intérieur d'un mot. Ex. : peours (2 syll., *Pyr.*, v. 159), peor (2 syll.,

[1] Ovide, *Métam.*, l. IV, v. 96.
[2] Id., *ib.*, v. 145.
[3] Avant estre le copiste avait écrit. III. qui a été exponctué.

*Pyr.*, v. 161), peours (1 syll., *Pyr.*, v. 168), peour (1 syll., *Pyr.*, v. 104), peor (1 syll., *Pyr.*, v. 138); peour (1 syll., Malk., f° 34[a]); veoir (2 syll., Malk., f° 23[d]); despandeour (sans diérèse, Malk., f° 32[c]; avec diérèse, Malk., f° 32[d]). Chez les deux poètes on trouve des vers qui assonnent plutôt qu'ils ne riment. Ex. : lune : tume (*Pyr.*, v. 103 sq.); aime ; vilainne (Malk., f° 24[b]); sonne : nonne (Malk., f° 17[d]); fanme : Susanne (Malk., f° 186[c]); araisonne : sonme (Malk., f° 199[b]). Chez tous deux encore trois vers se succèdent sur la même rime. Ce dernier fait ayant été révoqué en doute dans le *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie* (1884, n° 11, col. 432) par M. Schwan, qui n'y voit qu'une négligence de copiste, j'en donne en note quelques exemples qui montrent que c'est l'auteur qui doit porter la responsabilité de cette incorrection[1].

Le peu de place dont je dispose ne me permet pas de multiplier ces rapprochements. Ceux qui viennent d'être donnés suffisent pour établir qu'il n'y a pas lieu de contester à Malkaraume la paternité de notre conte.

L'étude de la langue permet de fixer approximativement l'époque à laquelle vivait Malkaraume et la région à laquelle il appartenait. Sur ce dernier point le nom même du poète fournit un renseignement précieux. Il n'est point douteux que Malkaraume ne soit un composé de *karaume* = carême[2]. Or la forme *karaume* apparaît dans un texte messin du XIII[e] siècle dont je dois la communication à l'obligeance de M. Godefroy : Cest escriz fut faiz en *karaume* (1232, *Cart. de St-Sauveur de Metz*, B. N. l. 10029, f° 49 r°). Parmi les caractères linguistiques qui corroborent l'attribution de notre poème à la Lorraine, je relève la permutation de *l* à *r* dans souloir (= soleil, *Pyr.*, v. 65 et Malk,, f° 18[a] et 18[d]), maquerer (= maquerel, *Pyr.*, v. 31)[3]; la permutation de *n* à *m* dans vim (= vin, Malk., f° 6[a])[4]; la rime de *ch* avec *g* dans tache : villenaige (Malk., f° 18[b]); visaige : desaiche (Malk., f° 21[a]); taiche : ymaige (Malk., f° 204[b]); gorge : porche (Malk., f° 51[d]); arche : targe (Malk., f° 54[c])[5]; la rime de *ui* avec *u* dans destruire : creature (Malk., f° 21[b]); fuis : batu (Malk., f° 3[a]); anuie : venue (Malk., f° 10[d])[6]; le changement de *a* en *ai* devant

[1] La cites pour ce apelee soit Ou li proudons Locht s'anfuioit Segor, qui vaut com hate toi. (Malk., f° 5[b]). — Quant mes sires venus sera De par moi noncié li sera, Si en fera qu'a lui plaira (Id., f° 26[a]). — Quant ces choses a oi li rois Qui trop as paroles creoit De sa fanme que li disoit, Si fu doulans et courrecies (Id., f° 26[b]). — A ses freres dist que l'argens Li est randus que fu portans En Egipte pour avoir froumant (Id., f° 30[d]). — Ocir te povoit bien nature Et de moi faire desjointure, Conpaigne suis a avanture (*Pyr.*, v. 203 sqq.).

[2] Ce nom de Carême est répandu dans les régions de l'Est : Richart le pelletier, qui aut la filastre Karesme. (1328, *Arch. adm. de Reims*, II, 522, Doc. inéd.) Oudart Karesme (1333, *ib.*, II, 690).

[3] Cf. cruer (*Texte lorrain du XII[e] s.*, Rom., V, 327).

[4] Cf. chaum, riem, bim (*Texte lorrain du XII[e] s.*, Rom., V, 327).

[5] Cf. che = je, rechesant = regchisant (*Texte lorrain du XII[e] s.*, Rom., V, 326).

[6] Cf. sustenui, batuire, vertuit (*Texte lorrain du XII[e] s.*, Rom., V, 320).

une nasale : ansainglante (*Pyr.*, v. 40); ainsamble (*Pyr.*, v. 46)[1], etc. Sans doute tous ces traits ne sont pas uniquement lorrains. La rime de *ch* avec *g* existe en picard ; l'insertion d'un *i* après l'*a* devant une nasale se rencontre dans des textes bourguignons[2]. Mais il suffit de montrer que ces caractères se retrouvent dans des textes de la région qui présente la forme *karaume*, pour qu'il soit permis de conclure que notre poète était originaire de la Lorraine. Il convient cependant d'ajouter que sa langue est loin de présenter une couleur dialectale aussi prononcée que les textes lorrains du XIII^e^ siècle qui ont été publiés jusqu'à maintenant.

L'œuvre de Malkaraume doit avoir été composée vers le milieu du XIII^e^ siècle. Les règles de la déclinaison y sont généralement bien observées ; cependant quelques négligences se laissent déjà voir. On remarquera, d'autre part, le soin avec lequel notre auteur emploie pour le nom de son héros les formes latines. Il dit *Piramus* pour le nominatif (v. 49, 119, 191, etc.), *Pirame* pour le vocatif (v. 185, 187), *Pirami* pour le génitif (v. 155), et *Piramum* pour l'accusatif (v. 96)[3].

Au point de vue lexicographique, je relève quelques mots qui ne figurent pas dans le dictionnaire de M. Godefroy : *mesmué* (v. 116), qui semble signifier : qui change de couleur ; *morcelle* (v. 140), synonyme féminin de morceau ; *gibeter* (v. 172), agiter les membres[4] ; *pourremuer* (v. 178), remuer dans toute son étendue.

f° 188 c
Dedans Babiloinne cité
Fu .I. jones cui escité
Out anmours si et enflanmé
De sa voisine et ananmé
5 Ne puet nulle hore reposer.
La gent de la ainsis l'apelle
Piramus et la danmoiselle
Fu Tisbé par non apelee.
Il n'avoit pas en la contree,
10 En la terre de orient
N'out pucelle qui fust tant gent,
Ne juvencel ne juvencelle
Qui fust plus biaus ne qui plus belle
Con sil jone furent endui.
15 Voisin furent, n'an ont anui,
Et lor maisons estient jointes
L'une an l'autre si com sunt maintes.
Ou on dist la cites fu faite
De teule cuite et atraite.

[1] Cf. grainge, escraingne (*Doc. en patois lorrain*, Rom., I, 334).

[2] Cf. frainchise (1334, Pérard, *Rec. de plus. pièces curieuses serv. à l'hist. de Bourgogne*, p. 353).

[3] Cf. Romania, V, 322 note.

[4] Cf. Godefroy, *Giber*. Le texte latin porte (l. IV, v. 133 sq.) : Tremebunda videt pulsare cruentum Membra solum.

20 Ensamble les fist acointier
Visinites et enlacier ;
Par lonc tens et par lonc espace
Anmours de char en eus s'anlace.
Sovantes fois par mariaige
25 S'asemblassent, mais li paraige
Lor deffandent et pere et mere.
Mais lor voulanté, lor misere
f° 188 d Ne lor puellent deffandre mie,
Ugaument s'ainment en partie,
30 Mais toutevoies n'ont mie escole
De maquerer[1] qui les escole.
Guinemens, signes est por parole,
Que plus a li feus couverture
Plus eschaufe et a ardure.
35 Une parois qui fu fandue
Des que fu faite et estandue
Fu antr'eus deus et fu conmune,
Nou savoit .I., nou savoit une
Fuers soulement li .II. anment,
40 Nou savoit mie l'autre gent.
Anmours quel chose ne sent elle ?
Vos le saves qui l'estancelle
Dedans vos cuers souvant flaielle.
Qui la fandeure avez creue
45 De la paroi et estandue,
Pour ce qu'ainsamble murmurer
Au pertuis puissies et parler.
Tisbé souvantes fois estut
De l'une part, et Pyramus
50 Fu de l'autre pansis, confus.
Et disoit : « Parois enviouse[2],
A nos anmans iez damajeuse,
Se ne fusses, ja fust grans tens
Que marié fuissie[n]s ensens.
55 Mais toutevoies devons grant grace
A toi, de parler nos fais place. »
Ainsi dist chascuns en sa celle
Teus paroles et les revelle,
Mais quant la nuis estoit venue
60 Chascuns sa partie salue
Et sa partie baise et acole,
Pus departent de lor escole.
L'aube jornee au landemain
Remust les estoilles bien main
65 Et dou souloir fiert la chalours,
Des herbes abat les humours.
Cil .II. revinrent a lor pertuis
Et murmurerrent a lor duis.
Quant il se furent bien conplaint
70 Consoil prinrent dedans lor sainc
Que quant la nuit sera venue
Si soit la garde d'eux deceue.
Defuers la cité s'an iront
Et en .I. leu s'esbenoieront

[1] Lat., conscius.
[2] Lat., invide.

f° 189 a 75 Ou gist li rois de la cité[1]
Mors, sevelis et enterré.
.I. mouriers est en celle sente
De moures blanches belle et gente,
Et encontre est une fontainne
80 Tres noble, belle, en celle plainne.
Quant celle chose ont accordé
Dou jor se plainnent descordé
Quant ne s'an va et ne s'an fuit,
Si an iront a lor deduit,
85 Et la nuis vint, que que je die.
Tisbé s'es[t] primes departie,
De sa maison se part viseuse[2]
Par nuit oscure, tenebre[u]se,
Au tonbel vint et a la fosse
90 Ou gist li rois en fosse enclose.
Son chief cuevre d'un cuevrechié,
Desous l'aubre mourier se siet;
Ardie fu, se fist anmours,
Qui l'ocirra par ces contours.
95 Que que Tisbé la atandoit
Pyramum, qui venir devoit,
Voici la mere .I. lioncel
Est descendue au ruissel
De la fontainne, ansainglantee
100 Fu sa bouche, qu'elle out tuee[s]
Maintes bestes dedans le bois,
Au rui vint mestre jus ses sois.
Quant de loins la vist a la lune
Tisbé de peour fuit et si tume
105 Dedans une fosse en fuiant
Qui oscure est, n'i voit la gent,
Et qui fuioit si a laissié
Son paletel chaoir arrier.
La lionnesse, qu'ot apaisié
110 Son cors de soif, (l')a depecié
Le paletel et l'ansainglante,
Depecié le lait en la cente,
Dedans le bois si s'an antra,
Ne Tisbé puis ne se mua,
115 Dedans la fosse espovantee
Just toute coie et mesmuee.
Bien cuide c'elle ist de la fosse
La lionnesse ne l'ait morse.
Piramus ist de Babiloinne,
120 Plus tard s'an vint a la fontainne
De Tisbé qui c[i] est reposte
f° 189 b Espourie dedans la fosse.
Que qu'il s'an va ne garde l'ore
L'estrace vist dedans la pore
125 De la beste crueus sauvaige;
Quant passe avant de cuer anraige,
Car la vesteure a trovee tainte
De s'anmie, lors l'a conplainte.
Encor fait il : « Serons destruit

[1] Ninus.
[2] Lat., callida.

130 Nos amans par nostre deduit.
Hé ! lasse moi, je t'ai oci,
Quant je t'anvoiai devant mi,
En cel leu ci te fis venir,
Je n'i vins pas, s'an(s) dois soffrir.
135 O vos, lion, qui demoures
En ces roches, car m'ociez !
Pour toi desirre je la mort !
Cil la desirre qui a peor(t). »
La guinple print Tisbé la belle
140 Que li lions mist par morcelle,
Si va seoir desous le mourrier
Qui estoit haut pour ombroier.
Pus qu'il out ploré de s'anmie
Sus la vesteure, si s'escrie
145 A la vesteure : « Resoif mon sanc. »
De s'espee se fiert en flanc
De qu'il fu sains, ne garde l'ore,
Que a terre chiet et labore
A la mort, puis tent de sa plaie
150 Le fer et la plaie li raie.
Non autrement con[me] chanlaste
Qu'est pertuisie en haut esclate
Aigues en l'air par les pertuis
Sultivement sort de ces duis,
155 Ainsis li sans de Pyrami
Jusqu'au morier en haut sailli
Se qu'il an fu nercis et moite [1]
Li mouriers et la moure noire.
Quant la peours fu departie
160 De Tisbé, si est sus saillie
Fors de la fosse, peor a grant
Que ne desoive son anmant.
Quant elle fu fuers, si esgarde
Se son anmi verroit qui tarde.
165 Se il vient, ceste chose est sers,
Ce li contra qu'ell[e] a souffert [2].
A l'aubre vint, mais la coulors
Qu'elle a muee li refait peours,
f° 189c Ne cuide mie que se soit il.
170 Que que doutoit et out peor mil [3]
Si regarde, son anmi voit
Qui pour la mort la gibetoit.
Quant le vist, lors revot fuir
Arier son pié et resaillir,
175 Plus pale devint ses visaige
Que n'est li bois [4], teus est s'imaige,
Ainsis fremist con fait la mers
Que li vens fait pourremuer [5].
Mais quant revist si a quenu

[1] Lat., madefacta.
[2] Ms., souffers.
[3] Le latin dit simplement : Dum dubitat.
[4] Lat., oraque buxo Pallidiora gerens.
[5] Avant fait, le ms. porte feit, qui a été exponctué.

180 Que ces anmis Pyramus fu.
Lors fiert ces bras et si se plaint,
Les lui le trait deles son saine,
Le corps anbrace et l'a ploré,
Puis si a dist, n'a demoré :
185 « Pirame, queus est la meschance
Qu'a fait de nos la desevrance [1] ?
Pirame, car respon t'anmie,
La tres chiere, de toi nercie.
Elle te nonme, anmis, car l'oi.
190 Lieve ton vis, or i ait foi. »
Quant Piramus oit, si se grieve,
Pour s'anmie ses ieus eslieve
Vers lei de la mort ja presses,
Arier les a puis retornez.
195 Mais quant Tisbé voit sa vesteure
Que la beste taindist con meure
Et elle vist les lui l'espee,
Lors s'escrie : « Maleuree.
Tu t'iez ocis, je m'ocirrai,
200 Asses tost pres je t'anseurai.
Je dont [2] on doit avoir pitié
Sera[i] conpaigne a t'anmistié.
Ocir te povoit bien nature
Et de moi faire desjointure,
205 Conpaigne suis a avanture.
O ! ma lignie, vos mi parant,
Otriez a nos .II. anmant
Ceux que anmors a asamblé
En une fosse soient conblé ! »
210 Quant out ce dist, si print l'espee,
Dedans son cors l'a racolee.
f° 189d L'andemain a haute criee
L'an a sa gent d'ainqui portee,
Et son anmi d'autre partie
215 Enporterent et ou s'anmie
Les anfossent san[s] departie.

[1] Ms., delivrance. Lat., Quis te mihi casus ademit ?
[2] Ms., dou.

3 0112 061689094